ION MARIN SADOVEANU - LE RAFFINEMENT CRÉPUSCULAIRE DES HOMMES INUTILES

Mihaela FILIPOIU
Collège Auto de Curtea de Argeş

***Résumé**: Le profil littéraire de Ion Marin Sadoveanu change en même temps que la parution de son roman "Fin de siècle à Bucarest", qui l'impose comme un écrivain remarquable. Considéré un roman balzacien ou flaubertien (S. Cioculescu, E. Simion) ou thomasmanien (Ov. Crohmalniceanu), rejeté par d'autres (Al. Piru, I. Negoitescu), le livre est écrit dans un style massif et équilibré, en complétant le contour d'un personnage, celui de l'arriviste, par des modèles célèbres dans la littérature roumaine. Miroir de la décadence des boyards (la famille Barbu) et de l'ascension bourgeoise, le roman surprend par le portrait complexe de Iancu Urmatecu, grâce à l'humanisation nuancée que subit l'arriviste, un type littéraire dissipé, en général jusqu'à celui de Ion Marin Sadoveanu, seulement unilatéral, chargé sur une constante caractérologique, soit monstrueuse, soit pittoresque. Le contraste entre la bourgeoisie en ascension et l'aristocratie dégénérée transpose dans l'antonymie entre vie et forme, entre l'agitation frénétique de l'univers de Urmatecu et le raffinement immobile, rêveur de la famille Barbu.*

"Ion Santu", le deuxième roman, continue à suivre la destinée du clan Urmatecu – Santu, devenant une fresque du début de siècle. Petit à petit, l'auteur y décrit le développement spirituel de l'enfant et, puis, du jeune Ion Santu, confronté à des diverses conceptions pédagogiques et doué d'une grande réceptivité intellectuelle héritée de son grand-père, tout en traçant sa personnalité par la décantation des modèles et des influences reçues de la vie et des lectures. Tout à fait détaché du réel, Ion Santu observe les imperfections des gens qui l'entourent et arrive à une sorte de contemplation de soi-même qui prend des formes monstrueuses d'orgueil. Le héros découvre à ce moment-là le sens fertile de la crise, qui dénature son existence, en préfigurant une restructuration spirituelle, d'autant plus que l'expérience purificatrice de la guerre commence. L'auteur des romans "Fin de siècle à Bucarest" et "Ion Santu" écrit une prose réaliste, avec de forts personnages mémorables, dans un style attentivement soigné, coloré d'une manière calculée avec des moments d'expressivité remarquable. L'épique arborescent respire de la force et du calme.

***Mots-clés:** tradition objective*, *décadence seigneuriale*, *l'ascension bourgeoise*

Ion Marin Sadoveanu a commencé son roman "Fin de siècle à Bucarest" par la fresque d'une époque, écrit sans hâte, avec un savant art architectural, à l'époque de la maturité du talent qui avait fait connaître l'auteur d'abord par d'autres préoccupations. En tant qu'homme de théâtre surtout et chroniqueur dramatique de la Pensée, il avait développé une infatigable activité au service de la scène. Dans le même but, il avait fondé en 1921 le cercle culturel "Poesis" et avait tenu d'innombrables conférences. Après le volume d'études, "Drame et théâtre" (1926), il avait publié les pièces: "Métamorphoses" (1927), "Anno Domini", "L'Épidemie" (1930), "Eros", "Psiche", "Le Tailleur", "L'Armurier", "L'Alchimiste".

Il s'était affirmé comme poète, dans la filiation de la lyrique claudélienne, en chantant une nature spiritualisée par la croyance dans les vers de sa plaquette "Chansons d'esclave" (1930).

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

Ion Marin Sadoveanu représente un destin bizarre dans la littérature roumaine. Le bizarre provient du fait que l'écrivain débute en littérature par deux œuvres publiées en 1944 et 1957 – à l'âge de 51 et respectivement 64 ans – lorsque les "copains" de sa génération, Cezar Petrescu et Camil Petrescu, avaient déjà donné depuis longtemps la partie durable de leur œuvre et s'étaient imposés dans la littérature roumaine. D'autre part, le roman qui le consacre en 1944, "Fin de siècle à Bucarest", avait une structure surprenante, une construction épique traditionnelle, après les expériences consommées dans la prose dans les décennies antérieures. L'aspect plus ou moins désuet de la prose de Ion Marin Sadoveanu n'a pas nuit à la réception critique, par contre, ses romans ont joui d'un très bon accueil dès leur parution, mais cela va créer des difficultés dans sa réception par les générations suivantes et (en même temps que "l'accident' chronologiquement signalé) dans la considération de l'écrivain. De telle sorte que le constat de Corneliu Regman en 1966 (concernant le deuxième roman de l'auteur) reste valable même aujourd'hui: "Sans avoir pénétré l'aire de pénombre qui précède l'oubli, le roman "Ion Santu" ne fait pas partie de l'actif d'œuvres avec lesquelles les critiques opèrent couramment dans leurs exemples, une circonstance en même temps injuste et profondément nuisible".[1]

Romans en descendance balzacienne, flaubertienne, thomasmannienne.

Les romans de Ion Marin Sadoveanu ont été considérés par la critique littéraire comme appartenant à la tradition objective, en descendance balzacienne. En février 1944, en parlant net de "Fin de siècle à Bucarest", Serban Cioculescu saluait avec enthousiasme immodéré la parution du livre: "Je n'ai peut-être plus lu un roman roumain si objectif tel que "Fin de siècle à Bucarest" depuis le roman "Ion" de Liviu Rebreanu. Et de même, depuis "Ion" aussi, je n'ai plus connu un romancier qui ait autant de puissance de création objective que Ion Marin Sadoveanu".

"Fin de siècle à Bucarest" est l'un des plus solides romans roumains, considéré balzacien ou flaubertien par la critique, dès sa parution ou aux reparutions d'après la Seconde Guerre Mondiale, de Şerban Cioculescu à l'opinion d'Eugen Simion, une combinaison de Ghica et Kunstprosa, á l'opinion de Paul Georgescu, thomasmanien à l'opinion d'Ovid Crohmalniceanu (qui n'avait pas oublié que l'écrivain avait traduit Zauberberg), rejeté par Alexandru Piru qui le considérait "une composition plutôt épuisante" ou Ion Negoițescu qui trouvait sa valeur dans le typique du thème, pas dans l'art du roman.

"Même sans être jamais un roman de premier ordre, "Fin de siècle à Bucarest" a laissé des traces dans la Chronique de famille de Petre Dumitriu, dans le Prince de Eugen Barbu, dans la Commode noire de George Călinescu, surtout dans la description du mélange de la noblesse paresseuse avec blason et les fermiers cupides, mais aussi dans l'insistance sur les traditions, les lieux, l'architecture et l'urbanisme, domaines où les romanciers suivants ont excellé.[2]

---

[1] Corneliu Regman C., Préface à "*Fin de siècle à Bucarest*", Édition pour littérature, 1966, p. XII, Collection "La Bibliothèque pour tous"

[2] N. Manolescu, "*L'histoire critique de la littérature roumaine*", Édition Le 45e Parallèle, Pitesti, p. 789

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

Ion Marin Sadoveanu reprend en fait le thème des Vieux Parvenus et de Tănase Scatiu. Le roman est en fait l'histoire de l'enrichissement et de l'ascension, sur la ruine de la famille du baron Barbu, de Iancu Urmatecu, archiviste obscur au tribunal, né dans la banlieue bucarestoise, un type sans éducation, mais doué d'un rigoureux instinct d'arriviste.

Roman de la décadence seigneuriale et de l'ascension bourgeoise.

Dès le début, ce roman de la décadence des boyards (la ruine de la famille Barbu) et de l'ascension bourgeoise, surprend par le portrait complexe de Iancu Urmatecu et par le désir de l'humanisation que subit l'arriviste, un type littéraire dissipé en général jusqu'à celui de Ion Marin Sadoveanu, seulement unilatéral chargé sur une constante caractérologique, soit monstrueuse, soit pittoresque. Le romancier le réhabilite du point de vue artistique. Il s'agit biensûr d'une réhabilitation artistique, issue de la secrète sympathie pour "le héros" et de la maîtrise de soi de l'écrivain, qui a renoncé à ne plus faire un portrait éthique et social de l'époque dans une chronique romancée près du réquisitoire.

Iancu Urmatecu – un instinctif aidé par une intelligence pratique

Iancu Urmatecu - ancien archiviste et devenu l'homme de confiance et d'affaires du baron Barbu, boyard conservateur, prédestiné petit à petit à la ruine, par la fatigue biologique et son incapacité d'administrer sa propre fortune – a toutes les tares morales de l'arriviste. Égoïste, violent, mal élevé, débauché, accapareur par tous les moyens malhonnêtes, inculte, rusé et capable d'éloigner ses adversaires qui ne conviennent pas à ses envies, brutal, aimant les distractions extraordinaires, corrupteur de consciences, Urmatecu est guidé par les instincts et doué d'une intelligence pratique exceptionnelle. Conduit par un amour inaltéré de la vie et de tous les plaisirs dont on peut le priver, il fait partie de la famille des gens forts, nés pour vaincre.

Le procès de son ascension a lieu en ordre social et affectif, autant qu'un rudimentaire peut recevoir, Urmatecu est désireux de confort, d'une atmosphère agreeable pour lui-meme et pour sa famille. Sa femme, Mita (un type vif, créé d'actes reflexes et d'ombres de sa subconscience de femme qui la conduit à s'identifier au rôle de mère et de femme) et Amelica, sa fille, sont solidaires à Urmatecu dans toutes ses aspirations sociales, tous les trois formant une cellule indestructible. Urmatecu a un sentiment inaltérable de la famille et ses satisfactions extraconjugales ne représentent qu'une forme de son avidité de vie. Il cherche un gendre travailleur, intelligent tel que le docteur Matei Santu, un paysan élevé en misère mais estimé pour son esprit d'érudit. Urmatecu aspire à l'ordre moral ainsi qu'intellectuel, en appréciant les manières, les sentiments et la culture de la classe sociale à laquelle il aspire, bien que sa formation soit cristallisée et qu'il ne puisse pas la dépasser. Il monopolise, ment, trompe pour sa famille qu'il veut être au niveau auquel il ne peut pas s'élever. Il est très ambitieux, mais il limite son ambition à l'intérêt de sa famille. Sa considération personnelle est acquise à l'aide de l'argent. Il administre magistralement la fortune du baron, parce qu'il a une habileté extraordinaire. Même si celui-ci le soupçonne de liaisons cachées, le baron ne peut pas se dispenser de lui. Quand, après la mort du vieillard, son fils, Bubi, renonce aux services de Urmatecu, la fortune est dépensée en quelques mois. Celui-ci a une vie très complexe. Il aime les femmes, les festins riches, les sensations violentes. Autrement dit il s'agit d'une personne voluptueuse, passionnante, d'une vitalité

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

extraordinaire. Soit ses aventures aux bistrots de la banlieue en la compagnie des musiciens et des gitans, soit les repas offerts aux parents pauvres de sa femme, une bonne occasion pour Urmatecu de s'en moquer, d'étaler son orgueil et son pouvoir sans mesure, soit les funérailles fastueuses d'un beau-frère ou qui que ce soit, tout est charmant. Dans l'être de Urmatecu, l'ambition terrible se heurte à la générosité, l'esprit pratique et exact au sentimentalisme, l'hypocrisie à la sincérité la plus large – mais les impulsions positives sont toujours vaincues. L'homme est tantôt charmant, tantôt dégoûtant et la finesse de l'auteur consiste à garder l'harmonie intérieure de cette âme contradictoire.

"Iancu Urmatecu – le dernier arrivé d'une aire de créations typologiques mémorables, qui a débuté avec Dinu Paturică, a continué avec Tănase Scatiu, tous des types odieux personnifiant le scélèrement – pour se différencier, dans une période plus moderne – en quelques variantes qui exploitent de préférence le pittoresque moral, tels que Lică Le Troubadour, cette espèce de flâneur des romans de Hortensia Papadat Bengescu, Gore Pîrgu de l'étrange évocation d'époque de Mateiu Caragiale ou Stanică Rațiu, le voluble Mitică l'assassin de L'Énigme d'Otile".[1]

La nouveauté dans l'œuvre de Ion Marin Sadoveanu surgit du fait que l'auteur rétablit, après longtemps, la gravité dans l'appréciation des actes du héros et introduit l'étude psychologique minutieuse vis-à-vis de son évolution. Iancu Urmatecu est le personnage le plus complexement et le plus profondément caractérisé de la gallérie des héros qu'il représente, un parvenu qui réfléchit à sa "difficile mission" de se ciseler, décidé d' apprendre de ses propres fautes et échecs et surtout de ne pas les répéter ou qui essaie d' éclaircir avec habileté les secrets de la sensibilité, fait qui demande surtout un préalable cisèlement. Urmatecu est le pivot du monde entier qui l'entoure. Il fait partie de la famille spirituelle de Rastignac, Hulot, Falstaff et c'est le personnage le plus vigoureux du roman, autour duquel les autres personnages semblent s'effacer d'une manière injuste, bien que chacun d'eux soit vivement esquissé.

Dans les pages descriptives du roman de I. M. Sadoveanu il y a une vision picturale sur la vie, un peu retenue et sombre, mais nettement délimitée. L'écrivain réalise une très bonne description, un procédé que le roman contemporain a considéré comme un rebut parmi les éléments littéraires, mais qu'il sait employer très bien. I. M. Sadoveanu alterne la description avec les passages du récit et ceux de l'analyse affective. C'est un roman écrit sans hâte par un homme qui a ressenti la vie du monde dont il parlait, en tant que témoin et héros, un roman psychologique et d'atmosphère, un roman de formation et fresque sociale, l'œuvre d'une vie et d'une époque. "La seule différence entre père et fils, c'est que pendant que le premier représente le déclin lent, le second précipite le procès de la catastrophe".[2] Lui, il est un "locataire du monde", faisant partie de la famille des vaincus structuraux.

Les autres personnages ne sont pas à négliger, par contre, ils sont mis dans une forte lumière et ont une vie personnelle bien nette. La richesse et la variété des aspects psychologiques des héros de I. M. Sadoveanu le rapprochent aussi de Balzac, auquel il ressemble par la sagacité avec laquelle il crée des états civils.

Il suit, avec le même soin, la psychologie de Jurubita, une âme privée de complications et nuances et qui cache une puissance impétueuse d'arriver, une volonté rare chez une femme, mais pas invraisemblable. Lorsqu'elle ne peut pas vaincre son

[1] Ibidem, p. 1
[2] Ibidem, p.182

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

adversaire nettement supérieur, Urmatecu, elle se contente de sa réussite au plan matériel, en dépensant la fortune de Bubi Barbu. Coquette et rusée, ambitieuse et persévérante, elle est guidée par le même manque de scrupules, un trait surtout des hommes en général. Âme légèrement changeante, Jurubita sait simuler sa finesse et sa tendresse pour atteindre ses buts, mais lorsqu'elle en est sûre, elle n'hésite pas à montrer son origine de banlieue. Elle veut entrer dans la famille du baron et, comme Bubi hésite, elle le fait chanter. Elle est entourée de quelques séducteurs infatués (Guna, Potamiani) et emploie ses grâces pour se venger, à l'intermédiaire d'un procureur, de Iancu Urmatecu, responsable de ses échecs, à l'opinion de celle-ci. Sa vengeance échoue et la médiocre Jurubita quitte le pays tout en prenant l'argent de Bubi, concluant ainsi une destinée qui risquait de s'échapper du schéma affreux de la prose.

Le monde des livres de Ion Marin Sadoveanu est, en grande partie, le monde de Caragiale, sur la lignée du temps historique. De tous les personnages, Amelica, c'est peut-être celui qui fait la liaison entre les deux côtés. Elle est une sorte de Zita aisée ayant une forte "position" sociale, pure et renfermée dans une gravité immobile issue du vide, pas du sentiment. Son mépris pour les "hommes grossiers", affirmé et réitéré agressivement chaque fois que l'occasion surgit, ses lectures préférées (des romans-feuilleton, sans signature, qui ne la touchent pas du tout), son rêve de regarder son fils devenir un diplômé, la fait descendre dans la galerie des héroïnes de Caragiale. Son affirmation "Zut! on n'a pas les idées de 1948" ne contredit pas les héroïnes de la pièce "Une lettre perdue" qui, presque toutes, prétendent à avoir les idées de 1948. D'autres personanges, que l'espace ne nous permet pas de les caractériser (la princesse Natalie, Stefan, le frère du baron, Mita, la femme de Iancu, Lefterica, Pauna, l'espionne et la maîtresse de Urmatecu, Dorodan, le servant boyard fidèle, qui fait partie de la famille de Gheorghe, le héros de Filimon, Ivanciu, Guna Licureanu, les deux enfants dégénérés du prêtre défunt Gose, le docteur Matei Santu, le gendre de Iancu, etc.) s'y retrouvent en créant une atmosphère familiale et sociale , la plus véridique possible.

"L'ancien archiviste mime sans faute l'appartenance à un monde étranger à lui-même. C'est vrai que le plus celui-ci s'approche du monde de la famille Barbu, le plus il s'éloigne inexorablement vers la mort."[1]

C'est cela qui explique pourquoi, du point de vue de la physionomie, le héros de I. M. Sadoveanu n'a pas de traits évidents, il n'est pas charnel, mais une chose Presque abstraite. Cette éducation, qui préconise le dessin d'une personnalité harmonieuse, possède comme étalon la mesure, y considérée un concept moral-esthétique et pas seulement un précepte naturel comme dans "Fin de siècle à Bucarest". L'idée des proportions pures, prismatiques, de l'univers des minéraux, développe chez Ion Santu une pensée géométrique, très limpide et la surveillance continuelle, qu'il s'impose à lui-même, étouffe toute frénésie affective. Tout à fait détaché du réel, Ion Santu observe les imperfections des gens qui l'entourent et arrive à une sorte de contemplation de soi-même qui prend des formes monstrueuses d'orgueil, qui produisent, bien sûr, une déviation de "la belle âme" initiale. Le héros découvre à ce moment-là le sens fertile de la crise qui déforme le sentiment en "matière organique", tout en préfigurant une restructuration spirituelle, une "humanisation" d'autant plus que l'expérience purificatrice de la guerre commence.

---

[1] Vartic I., Petit Dictionnaire, Écrivains roumains, Édition scientifique et encyclopédique, Bucarest, 1978, p. 407

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

Dans bien des pages la tonalité et le style sont les mêmes que dans "Fin de siècle à Bucarest" bien que l'on n'y retrouve par les scènes dramatiques du roman antérieur. Petit à petit, Ion Santu devient théiste à cause de quelques oppositions trop accentuées. L'émeute de 1907 y est décrite d'une manière moins fausse que dans "La Chronique de famille" ou "Les pieds nus", avec la seule différence que le rôle des instigateurs russes est vu comme un facteur positif. Ivan Maximovici, le révolutionnaire, y a une grande contribution dans la formation de Ion Santu, l'adolescent de 1914-1916 et ses amis sont souvent caractérisés en fonction de leur origine sociale. Il ne faut pas oublier le fait que quelques chapitres ont été écrits ou modifiés après 1948.

Au-delà de certains chapitres, qui, à l'intention de détacher les échos du mouvement des ouvriers de Roumanie dans la conscience de l'intellectualité, force la vérité historique et se caractérise par artificialité, le roman a les qualités de la prose de Ion Marin Sadoveanu. Ion Santu reste quand même l'un des romans relativement honnête de l'époque du réalisme socialiste avec plus de concessions que la majorité.

De toute façon, comme un Bildungsroman, Ion Santu reste un intéressant accomplissement du génie dans la littérature roumaine. C'est la fresque sociale de la fin de siècle roumain ou plutôt de la "fin des dieux" qu'il a vu jusqu'à la pulvérisation dans le néant de l'oubli. C'est un roman écrit avec beaucoup d'encre, élaboré sans hâte. C'est peut-être l'écrivain celui qui a été l'homme de cette fin de siècle calme, menant une vie tranquille et sans grands troublements.

On a remarqué que la prose de I. M. Sadoveanu s'approche de celle de Mateiu Caragiale – "Les Rois de Vieille Cour". Octav Sulitiu remarquait que la prose de Mateiu Caragiale est "plutôt musicale et la substance de son œuvre a un amer parfum morbide", l'idee étant d'accentuer le délire d'un monde, la fin d'un bien-être, pendant que le style de I. M. Sadoveanu est "plastique et analytique, son roman met l'accent sur l'élan d'un monde qui naît et d'un train de vie qui se forme (ce qui l'approche plus de "L'Énigme d'Otile"de George Calinescu)".

"Fin de siècle à Bucarest" tend à être une évocation en fresque de la société roumaine selon le modèle balzacien. Dans ce sens, les moyens de l'auteur sont beaucoup plus moins. La psychologie des différents arrivistes, avec Iancu Urmatecu à leur tête, n'a pas les ressources d'un Rastignac ni celles de Julien Sorel, qui sont guidés par des passions violentes dans les romans de Balzac et Stendhal. L'homme d'affaires du baron Barbu est un homme d'affaires ordinaire, bon vivant, ayant une petite passion pour les fleurs et les chevaux, un bon père et un bon mari à la fois, malgré toutes les aventures érotiques qu'il a avec ses servantes ou avec ses belles-sœurs de temps en temps. L'une des dernières, Jurubita, mariée à un capitaine de pompiers,, promet au début de répéter le cas de Madame Bovary. Son aide la prive du cas de l'héroïne de Flaubert", [6] en la poussant des bras de Urmatecu dans ceux de Bubi et après dans les bras de Guna Licureanu, l'ami de Bubi. Lorsque Jurubita, en voulant se venger de Urmatecu, encourage L'Aubergiste à enquêter le cas de l'hypothèque de la famille Balos, comme si l'on se croirait devant une cousine Bette. L'auteur donne une autre solution aux événements et Jurubita reste une amante plate, en triomphant grâce à l'imbécillité du baronnet, pas grâce à son habileté.

Le baron Barbu – un locataire du monde de la famille des vaincus structuraux

Le baron Barbu est une réplique à Urmatecu, un homme nonviolent, commode, épouvanté de tout ce qui pourrait compliquer son existence ou demanderait une

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

décision, complètement désintéressé de ce qui devrait le préoccuper d'abord, sa propre fortune, dont le partage ne l'affecte pas du tout. Le baron Barbu vit dans une inactivité de fantome, entouré d'objets bizarres et d'animaux, inséparable de sa chienne Fantoche, qui le suit même dans le bureau ministérial ou dans les couloirs de la Caméra. Sa vie anormale, menée comme sous une cloche, est sillonnée de sa passion pour la princesse Natalie, une passion constante et basée sur les fréquents accès de jalousie sénile et des querelles vite aplanées par l'intelligence rusée et coquette de la femme gaspillée. Les deux sont complémentaires, la volonté de l'un suppléant l'hésitation de l'autre. Le contraste entre la bourgeoisie en ascension et l'aristocratie dégénérée transpose dans l'antonymie entre vie et forme, entre l'agitation frénétique de l'univers d'Urmatecu et le raffinement immobile, rêveur musical de l'univers de la famille Barbu avec des rares sursauts d'un "esprit de sévérité" boyard. Tout y montre le manque de vie qui semble s'inscrire sur le blason de baronnie, de la manière que l'impertinent journaliste Panaiotache Potamiani, ce nouveau Pirgu l'insinue; dans un coin du blason "il y a l'eau, signe que le peuple s'efface", de la même façon que la licorne, d'un autre coin, symbolise la dépendance érotique vis-à-vis de la femme de certaines virilités mélancolisées.

Barbu est le type où tout l'affaiblissement d'une classe sociale s'est ramassé et cette idée est de plus en plus accentuée dans son fils, une variante plus jeune, avec la même apathie, mêlée à la réminiscence de l'éducation politique acquise à Vienne, en essayant une affaire de miroirs vite abandonée. Le fils ressemble à son père même dans la passion pour les femmes, l'amour pour Jurubita réfléchissant le sentiment le plus pur entre deux personnes.

L'auteur des romans "Fin de siècle à Bucarest" et "Ion Santu" écrit dans une prose accomplie, avec de forts personnages mémorables, dans un style attentivement soigné, coloré avec mesure, avec des moments de remarquable expressivité. L'épique arborescent respire de la force et du calme.

„Ion Sântu" – une fresque du début du siècle

Le deuxième volume de la trilogie projetée, "Ion Santu" continuera la démarche épique dans un contexte différent et avec de nouveaux personnages. Pendant que "Fin de siècle à Bucarest" était un roman horizontalement développé de courte durée (quelques années de la neuvième décennie du siècle passé) avec un large contenu social, "Ion Santu" a le caractère d'un Bildungsroman qui tend à devenir la fresque du début de siècle aussi. Ce sont quelques personnages de "Fin de siècle"qui y reviennent, tels que: Iancu Urmatecu, Amelica, Ion Santu, Bubi. Urmatecu "s'est enrichi", mène une vie de roi Tardif, continue à emprunter de l'argent aux boyards ruinés tout en transformant ses victimes en amis. Amelica, dégoutée par les infidélités de son mari, vit seule à Bucarest, pendant que le docteur Matei Santu déménage à Constantza.

C'est le roman de Goethe - "Les années d'apprentissage de Wilhelm Maister" qui se trouve à la fin de la série où s'inscrit le roman "Ion Santu".

Le roman continue à poursuivre la destinée du clan Urmatecu-Santu, ainsi que le développement spirituel de l'enfant et du jeune Santu, affronte à de différentes conceptions pédagogiques et doué d'une grande réceptivité intellectuelle, héritée de son grand-père.

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)

Il apprend à étouffer ses propres réactions, à discipliner sa pensée et à employer un "registre supérieur du parler", lapidaire et impersonnel, en neutralisant tout effet qui pourrait avoir des conséquences sur la parole.

Ce genre d'existence typique, à laquelle le jeune Santu aspire, convient parfaitement à son caractère profondément moral. L'Ethos se trouve dans son naturel du point de vue instinctif et éducatif. Ion Santu aspire à devenir "une belle âme", son esprit étant donc de type schillérien.

BIBLIOGRAPHIE

Baconski, Leon, *Marginalii critice şi istorico-literare*, Editura pentru literatură, Bucureşti, 1968;
Crohmălniceanu, Ovid, *Literatura între cele două războaie mondiale*, Editura Minerva, 1972;
Manolescu, Nicolae, *Istoria critică a literaturii române*, Editura Paralela 45, Piteşti, 2008;
Micu Dumitru, Manolescu Nicolae, *Literatura română de azi 1944-1964*, Editura Tineretului, 1965;
Oprişan, Ioan, *Ion Marin Sadoveanu - Scrieri*, vol. 1, Editura pentru literatură, 1969;
Regman, Corneliu, *Prefaţă* la vol. *Sfârşit de veac în Bucureşti*, Editura pentru literatură, 1966.
Sadoveanu, Ion Marin, *Sfârşit de veac în Bucureşti*, Editura Minerva, Bucureşti, 1985;
Sadoveanu, Ion Marin, *Ion Sântu*, Editura Minerva, Bucureşti, 1989;
Simion, Eugen, *Scriitori de azi*, Editura Cartea Românească, Bucureşti, 1976;
Vartic, Ion*, Mic dicţionar de scriitori români*, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1978;

BDD-A5824 © 2010 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:08 UTC)